

ne lui manquait qu'une chose, essentielle c'est vrai, des capitaux. Il était difficile d'en avoir moins. Eh bien ! voyez s'il était fort, il s'en passa et se lança quand même. Avec quoi ? mon Dieu, avec de l'audace ; et le proverbe se trouva une fois de plus justifié en sa personne : la fortune lui sourit.

Bientôt il ne pensa plus qu'aux grandes affaires, négligeant de plus en plus le travail de bureau qui pesa sur moi plus lourdement. Les consolations métaphysiques même me furent interdites, lui ne daignant plus, comme autrefois, se prêter à la discussion d'où jaillit la lumière, absorbé qu'il était dans de plus utiles spéculations.

Cependant, je ne me plaignais pas : Ravinel, pour me dédommager, me faisait ses confidences, m'entretenant de ses premiers succès et de ses espérances grandissantes. Chaque quinzaine, c'était une liquidation dorée, dont il m'étalait le bordereau enivrant. Il gagnait des mille et des cents, et ses récits me donnaient le vertige. Il parlait une langue inconnue que je m'efforçais d'apprendre, afin de pouvoir traiter avec lui de nouvelles questions.

Alors, on le mit à la porte.

C'est qu'en vérité il négligeait trop le bureau. Il n'en fit que rire, en homme désormais bien au-dessus d'une position si infime. Combien il me manqua ! j'eus moins de cœur à l'ouvrage, quand il en eût fallu le double, chargé, comme je le fus, de son travail et du mien, et sans augmentation. Je le trouvais heureux d'être sorti de ce tombeau, pour se faire une place au soleil. Je l'aurais bien suivi, si j'avais osé, mais je suis timide par tempérament. Pourvu, seulement, qu'il ne me méprise pas, à présent qu'il est riche, me disais-je ; n'envions pas son bonheur, et restons dans mon trou.

---

Ravinel ne me méprisa point, l'excellent cœur. Nous nous